

The background features a white space with three thin, light blue diagonal lines. Three sets of concentric circles are arranged vertically. The top set is the largest, the middle set is the smallest, and the bottom set is the largest and partially cut off by the edge of the page. Each set consists of three circles: a dark blue inner circle, a light blue middle ring, and a medium blue outer ring.

LA GREVE

Un roman social

de Christian
MORIAT

LA GREVE

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants cause, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

PREFACE

Non. Dans cet ouvrage, il est inutile de chercher des certitudes historiques. Il y en a. Mais pas partout.

Si l'Exposition universelle, par exemple, a bien eu lieu en 1900 et si la Grande Grève a bien débuté un 16 février de cette même année – ces deux événements sont relatés en même temps qu'un autre, La Fête de la bonneterie. Laquelle s'est déroulée quelques années plus tard, les 11,12 et 13 Septembre 1909 exactement.

D'autre part, dans son déroulement, le programme de cette Fête n'a pas non plus été rigoureusement respecté. Là n'étant pas l'essentiel.

Car ce qui importe, ce sont les revendications des grévistes. Or, de grève en grève, et dieu sait combien il y en a eu au XXème siècle dans la bonneterie troyenne, les motifs qui les ont provoquées étaient toujours les mêmes - La fameuse « journée de huit heures », revenant d'une manière récurrente - La faute à un Patronat toujours resté sourd aux doléances de ses ouvriers. Lesquels réclamaient des augmentations de salaire et de meilleures conditions de travail...

Un peu comme aujourd'hui finalement !

Puis, au chapitre des élections, dans la réalité, il ne s'agit pas des Municipales mais des Législatives. J'ai fait ce choix de manière délibérée dans un désir de simplification et pour rester sur un plan strictement local. Tous les événements se déroulant dans le huis-clos troyen.

Ce qui accroit la dramaturgie. Car à part Jean Allemane, aucun syndicaliste parisien de renom n'a pris la peine de se déplacer pour tenter d'apporter une solution au conflit. Et les

rare à être venus, sont vite repartis par le premier train. Quant à la gent politique de la Capitale, « beau parleur et petit faiseur » - elle a brillé par son absence.

Enfin, tous les noms des protagonistes ont été changés.

Mais il s'agit là d'un ROMAN. Et non d'un manuel d'histoire.

Par contre, et ce qui n'est pas un roman, c'est que la condition ouvrière troyenne au début du XXème siècle était lamentable. Honte aux Patrons d'avoir non seulement favorisé mais entretenu un tel climat d'esclavage au nom de la productivité et du profit !

Mais plus, plus... toujours plus et tant et plus... Tel a toujours été son credo !

CM

CHAPITRE 1

LES REBROUSSEURS

Ca a pris là-bas. Au feu de Dieu. On dirait une lueur. Comme une aube de printemps au cœur de l'hiver. Dans le dédale médiéval des rues étroites. Derrière les hautes maisons à pignons. Appuyées qu'elles sont. Les unes contre les autres. Par peur de prendre un billet de par terre.

Mais l'aurore n'est pas de lumière seulement. C'est une rumeur sourde. C'est ça : une rumeur. Avec des cris. Puis des chants mêlés. Des chants dont on ne distingue pas les paroles. Avec des bruits de galoches tout autour. Des bruits de pas battant le pavé sonore.

Il se passe quelque chose. Et on ne sait pas quoi. Il est – oh ! – dix heures à peine. Je viens juste de regarder l'horloge au-dessus de la porte de l'atelier. Puis mues par on ne sait quel instinct, on se regarde toutes. On vient d'arrêter nos machines. Une chape de silence vient de tomber. Ca fait tout drôle. A tel point qu'on attend un instant. Stupéfaites.

D'un seul coup d'un seul on se lève. Sans s'être concertées. Puis on s'en va. Sans bruit. Le temps de prendre qui un châle, qui une veste, qui un manteau, parce qu'on est en février. Et qu'il fait froid dehors. Ensuite on attend sur le trottoir. Devant la grille. Pendant que, derrière nous, contremaîtres et contremaîtresses de crier des « Qu'est-ce qu'il vous prend ? » Ou des « Quelle mouche vous pique ? »

Ils n'ont pas encore vu cela. Nous non plus d'ailleurs. Mais c'est plus fort que nous : il faut qu'on sache.

On tend l'oreille pour essayer de comprendre. Et tout à notre effort, on n'a pas l'idée de parler. Jusqu'au moment où l'une d'entre nous finit par se décider. C'est plus fort qu'elle. « Qu'est-ce qu'il se passe ? » qu'elle dit. Immédiatement on lui fait des « Chut ! » Et elle s'est tue... De toute façon, que lui répondre ? Vu qu'on ne comprend rien à rien.

En fait, c'est difficile à définir ce qu'on ressent. On est à la fois curieuses. Mais en même temps on a peur. Mais on ne sait pas de quoi... De nos chefs ? Des patrons ? De la police... ? Un peu de tout cela à la fois.

En fait, on n'a pas la conscience tranquille. Ca c'est clair. Parce qu'on s'est affranchi des règles. Malgré les mises en garde de nos Chefs.

Nous sommes dans un tel état de surexcitation qu'on a perdu le sens commun. A telle enseigne qu'on n'écoute plus rien. Le monde à l'envers, quoi !

Ce qui est sûr, c'est qu'on a le sentiment de vivre un moment historique. Et que des pans du passé sont en train de s'écrouler.

En un mot, aujourd'hui ne sera plus comme hier.

Un homme qui court comme un dératé nous renseigne:

« Ca chauffe, chez Lefrois. »

-Le jeu de mots est facile –

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

-C'est les cafards ! *

-Les quoi ?

-Les rebrousseurs! qu'il répète sans s'arrêter. Ils ont débrayé.

- Qu'est-ce qu'ils veulent ? »

Il répond qu'il l'ignore. Et sa voix se perd au fil de sa fuite. Puis s'éteint complètement dès qu'il a tourné dans la rue voisine.

Je ne peux m'empêcher de penser au sauve-qui-peut des bêtes abandonnant leur terre incendiée. Il a les mêmes yeux épouvantés.

Quant aux « rebrousseurs » qu'il vient d'évoquer, ce sont de jeunes apprentis. Agés de quatorze à vingt ans environ. Sans qualification. Sans emploi stable. Des moins-que-rien, quoi ! Dont le Patronat use et abuse. Jusqu'à la corde. D'ailleurs, ce dernier le tient en si haute estime qu'il les a baptisés « cafards ».

Leur rôle c'est d'enfiler les mailles des bas sur des poinçons. Entre deux étapes d'un tricotage pratiqué sur deux machines différentes. Et leur salaire n'a d'égal que le mépris qu'on a pour eux. La faute aux concessions accordées aux bonnetiers qualifiés. Et comme chez Lefrois, ce sont ces derniers qui sous-traitent leur travail, ce sont eux aussi qui les paient... mal. Et à la pièce. Alors que ce devrait être le Patron.

Mais ce système injuste n'est pas seulement propre aux établissements Lefrois. Il est en vigueur dans toutes les usines de Troyes et de la région.

Qu'est-ce qu'ils chantent donc... ? Ah oui ! « La... la ... La... » C'est comment déjà ? La chanson d'Etienne Pédron ? Mais si... Aidez-moi... ! D'ici on n'entend pas bien les paroles :

« Les travailleurs de l'usine
De l'atelier, du bureau... »

Puis, machinalement chacun d'entre nous de fredonner le chant révolutionnaire du Premier Mai. A mi-voix tout d'abord. A voix haute ensuite :

« Ont des salaires de famine
Sont réduits au pain et à l'eau... »

« Voulez-vous bien vous taire ! » protestent les contremaîtresses outrées. « C'est honteux ! Votre conduite sera rapportée en haut-lieu ! »

* « Cafards » : Noms donnés aux rebrousseurs. En raison de l'habitude qu'ils avaient de ramper sous les métiers

Et qu'est-ce qu'ils disent encore les manifestants... ? « ... Grève... ! », « Vive la grève... ! », « La grève générale... ! »

On se regarde. Les rebrousseurs ? En grève !?

« Qu'est-ce qu'ils crient ? questionne encore l'unede mes voisines, un peu sourde.

-Les rebrousseurs sont en grève ! »

Ils ont beau jeu. Parce que sans les rebrousseurs, que ce soit chez Lefrois ou ailleurs, on ne peut plus travailler. La production sera bloquée. Et le Patron va déguster.

Et non seulement lui. Mais tous ses employés. Autrement dit, tous ceux qui interviennent après. Au bout de la chaîne.

Tout le monde va se retrouver sans travail.

Ce qui serait le cas de beaucoup d'entre nous si les rebrousseurs de l'entreprise Touvrot où je suis employée, s'avisait de débrayer.

Tiens ! Justement ! Les voilà nos rebrousseurs à nous. Et qui nous rejoignent sur le trottoir.

« En quoi ça vous concerne ? » leur demandent encore nos Chefs. « Regagnez votre poste ! Ce qui se passe chez les Lefrois ne nous regarde pas ! »

Justement. Les Lefrois ! Parlons-en ! Ils auraient au moins pu nous prévenir ! Au lieu de prendre le mors aux dents et de partir comme ça. Tout seuls. Sans qu'on sache ni quoi ni qu'est-ce.

« Qu'est-ce qu'ils veulent au juste ? redemande une contremaîtresse, perplexe.

-La grève générale.

-Pourquoi ? »

C'est ce qu'on ne sait toujours pas. Les manifestants le savent-ils eux-mêmes ? Puisqu'à part la chanson d'Etienne Pédron, on n'entend aucune revendication. Du moins pour le moment.

Depuis pas mal de temps déjà, on sentait bien que le feu couvait. Les conditions de travail n'étaient pas bonnes. Ca ne pouvait pas durer éternellement. Et pas seulement chez les rebrousseurs. On est tous concernés.

On a tant de mal à boucler nos fins de semaine. Sans compter qu'on doit payer les aiguilles cassées, les poinçons ou autres platines majorées par nos Patrons, sans compter l'électricité des lampes qui sert à éclairer nos machines ! Et comme en plus, ils n'arrivent pas à nous donner du travail toute l'année, bref ! on a du mal à y arriver.

La faute à qui ? A des tas de choses :

A la mécanisation d'abord. Sans aller bien loin. Rue Delerme. Chez Marcel Lefrois, le plus gros employeur de la ville avec plus de 1 300 ouvriers !

Outre son entreprise de bonneterie et sa teinturerie, il a aussi une usine métallurgique qui sert à fabriquer ses propres machines. Le tout sous le même toit ! Monsieur Marcel, comme on l'appelle, a en effet la maîtrise complète du processus de fabrication !

Or, si le métier rectiligne, le bien nommé « tape-fesses » pour les uns ou « tape-c... » pour les autres et qui permet la fabrication de deux ou trois bas par jour, n'est plus guère en usage que dans les campagnes, les métiers circulaires Le Paget, originaire d'Angleterre puis Cotton des Troyens Couturat et Delostal, pulvérisent tous les records de production. Avec un minimum de main-d'œuvre. Dix personnes pour trois Cotton. Une seule pour le premier !

Sans oublier les machines à coudre et les piqueuses motorisées, qui multiplient par dix la productivité des couseuses !

Ca ! Pour produire, on produit ! A telle enseigne qu'on a du mal à écouler tout ce qu'on produit. C'est pourquoi le Marché français ne suffit plus. Il faut aller voir ailleurs. Du côté des colonies par exemple. En Europe ou plus loin encore.

Lefrois, qui a tout prévu, possède un important réseau de représentants de commerce. Et pas seulement en France. Mais à Madagascar, le long des côtes africaines, en Amérique, en Russie et jusqu'en Extrême-Orient. Avec des noms à coucher dehors. Mais la productivité liée à des machines de plus en plus performantes entraîne le chômage. En moins de deux !

Non seulement ça, mais les machines, c'est qu'elles sont fragiles. Elles tombent malades pour un oui pour un non. Le moindre écart de température et paf ! Ca y est ! Les voilà sur le flanc. Contrairement à l'ouvrier, qui, bien portant ou pas, doit aller pointer à la fabrique. S'il veut manger.

Résultat : si la machine fait des caprices, à la fin de la semaine, vous vous retrouvez avec un salaire maigre comme un cent de clous. Parce que les heures perdues ne sont jamais remboursées.

La même chose quand la matière première est de mauvaise qualité. Ca bourre. Ca broute. Ca fait des plis. Bref ! On n'avance pas. Encore une journée où on aurait mieux fait de rester couchées. Mais il faut tout de même qu'on soit là. Le peu qu'on aura travaillé, ce sera toujours autant de gagné.

C'est quand même terrible ! On ne peut jamais compter sur un salaire fixe. Tant l'imprévu fait partie du quotidien !

Ensuite c'est la faute aux ouvriers ruraux. Beaucoup plus malléables et moins exigeants que ceux de la ville. Ils nous font une sacrée concurrence.

Lefrois, encore lui, a toute une armada de travailleurs et de travailleuses à domicile qui piquent, cousent, remmailent, raccoutrent et rafistolent dans les campagnes environnantes.

Ce ne sont pas eux qui vont réclamer des augmentations de salaire. Ce ne sont pas eux non plus qui vont demander à ce qu'on monte le chauffage dans les ateliers. Et ce ne sont pas eux qui vont se mettre en grève ! Il ferait beau voir !

C'est la raison pour laquelle le Patron ne peut pas se passer d'eux...

Pour en revenir aux manifestants...on n'a encore jamais vu ça. Une manifestation, ça se prépare. Et avant de débrayer, on en parle aux camarades. A ceux qui besognent dans les autres ateliers. Puis au personnel des autres fabriques. C'est la moindre des choses !

Parce qu'il n'y a pas que Marcel Lefrois dans la capitale de la bonneterie. Il y a nous aussi. Les Touvrot ! Sans oublier tous ceux et toutes celles qui sont employés chez Bougnon, chez Rondeux, chez Maurière, Germain et compagnie... Sans compter tous ceux qui sont dans les petits ateliers indépendants. Et dès qu'on quitte le bouchon de Champagne*, il y en a tout de même pas mal.

« Rentrez ! » ordonne encore nos Chefs dépassées ! « Assez perdu de temps comme ça. Toute heure perdue sera rattrapée ! »
Mais nos rebrousseurs ne les écoutent pas. Pas davantage que nous d'ailleurs.
On veut voir.

Cette fois, ça se rapproche. On entend distinctement les paroles de la chanson. A coup sûr, ils sont dans la rue adjacente. Celle de la Montée des Charges. Le bruit s'intensifie.

« C'est huit heures, huit heures,
Huit heures,
Huit heures qu'il nous faut
Oh ! Oh ! Oh ! Oh... ! »

Les voici enfin ! Une bonne centaine de petits gars, de quatorze à vingt ans environ. – Comme je l'ai dit - Qui débouchent dans notre rue. Et qui crient. Et qui hurlent. Et qui chantent à pleins poumons. Et qui nous interpellent :

« Les Touvrot avec nous ! »... « Les Touvrot avec nous ! »... « Les hommes et les femmes aussi ! » ... « Tous en grève ! »... « En grève générale ! »

L'atmosphère est électrique. Il y en a qui marchent. Il y en a qui courent – Des gosses pour la plupart - Et qui font le tour du groupe. Comme des lapins. Puis devant, il y a ceux qui battent le pavé. Droits comme des « i ».

Il y a les petits. Il y a les maigres. Il y a les bombés. Les bossus. Les tordus. Et les boiteux aussi. Derrière. Tout au bout du cortège. Qui suivent comme ils peuvent avec leurs béquilles.

Il y a même un chien qui les accompagne en jappant. Et en sautillant. Tout réjoui. Croyant qu'il s'agit d'un jeu.

* Le centre de Troyes est également appelé le « bouchon de champagne » car il en a la forme.

Mais il y en a « Un » surtout. En tête. Un grand jeune homme blond. Aux cheveux défaits. A l'œil d'azur. Et au visage grave. D'une vingtaine d'années à peu près. Mais déterminé... On vient de lui donner un grand drapeau rouge. Qu'il n'a de cesse de brandir et d'agiter aussitôt. De gauche à droite et de droite à gauche. Comme pour s'ouvrir la voie. Comme pour balayer devant lui les scléroses du passé...

On dirait un ange. Lors que derrière lui se presse la foule de ses camarades, accrochée à ses basques. Nous l'avons toutes vu.

Est-ce en raison de l'engouement suscité par « l'Apparition » ? Ou pour la cause défendue ? Et pour le vent novateur que cette belle jeunesse fait souffler ? Je l'ignore. Toujours est-il, que, pris par l'ambiance générale, nous voici tous et toutes, rebrousseurs compris, à entonner à pleines voix :

« La faim force nos compagnes
A laisser seuls nos marmots
Pour aller douze heures au baigne
Enrichir les aristos.

C'est huit heures,
Huit heures qu'il nous faut... »

Certes parmi nos rebrousseurs. Et parmi ceux qui défilent. Il ne doit pas y en avoir beaucoup qui ont femmes et enfants. Ils sont trop jeunes. Mais cela n'empêche pas de parler de ceux qui en ont. Ça ne mange pas de pain. Parce que je me demande comment les familles nombreuses font pour vivre. Je ne vous dis pas...Moi qui suis célibataire, j'ai déjà bien du mal à joindre les deux bouts. Et sans faire de folies. Mes parents nous ayant toujours appris à nous satisfaire de peu.

Heureusement que nous les femmes, enfants compris, ne sommes plus assujettis au travail de nuit. Ni aux douze heures de travail. C'est ce que nos Patrons n'ont de cesse de répéter.

Parce que, pour ma part, des heures, j'en fais déjà onze. Et c'est bien assez. Je ne sais pas comment ils faisaient dans le temps. Et si je dis « dans le temps », ce n'est pas si vieux que ça.

C'est qu'il en a fallu des luttes, des réunions et des palabres pour en arriver là. La faute au Patronat qui ne voulait rien lâcher !

Et le « chant du Premier Mai », paru en Avril 1 897 dans le « Réveil des Travailleurs de l'Aube » est toujours d'actualité. C'est l'hymne rassembleur des ouvriers de la maille. Celui dont on se sert dans les grandes occasions. Quand on a besoin de crier notre mécontentement dans la rue. La preuve ! Aujourd'hui, il est sur toutes les lèvres.

« Qu'est-ce que vous faites ? Voulez-vous bien revenir ! » s'inquiètent nos contremaîtresses, qui tentent de nous rattraper. Suivant malgré elles le défilé. Donnant,

malgré elle, l'illusion de prendre part à la manifestation – ce qui n'est pas banal. « Vous vous exposez à de graves sanctions. »

Mais nous n'en avons cure qui suivons instinctivement le cortège. Comme attirés par un aimant. Surtout avec ce diable d'ange- au- drapeau, qui nous conduit vers la Terre promise.

« Vous serez renvoyés ! » s'insurgent-elles encore. Après un arrêt définitif au bord d'un trottoir.

Et nous nous éloignons, les abandonnant définitivement, tout occupées qu'elles sont à continuer à proférer des imprécations qui ne nous touchent guère. Bien protégées au cœur d'un défilé conduit par notre bel ange blond. Et derrière ce bon sang d'étendard que notre guide n'a de cesse d'agiter.

Nous les femmes, nous ne nous sommes jamais senties aussi fortes.

« Les révoltés du Moyen-Age
L'ont arboré sur maints beffrois.
Emblème éclatant du courage,
Toujours il fit pâlir les rois. »

Après l'Hymne du « du Premier Mai », chacun d'entonner le chant du « Drapeau Rouge ». Davantage de circonstance.

L'air a changé. Mais les paroles disent la même chose. Grosso modo. Elles évoquent la sueur de l'ouvrier. Lequel engraisse le Patron. Elles racontent ses larmes. Elles disent ses peines. Elles parlent de son sang.

Le premier trime. Le second s'empiffre. Et ce n'est qu'au jardin des barricades que poussent les quignons de pain. Quand la police ne s'en mêle pas.

« Le voilà, le voilà, regardez !
Il flotte et fièrement il bouge
Notre superbe drapeau rouge,
Rouge du sang de l'ouvrier » (Bis)

Un drapeau ! Un simple bout de chiffon ! Le rempart est faible contre l'injustice. Mais on n'a que ça !

« Où qu'on va ? a questionné une camarade à côté de moi.

-A la Halle à la Bonneterie, a rétorqué son voisin.

- C'est loin.

-Au centre ville.

-P't'être bien. Mais en nous voyant passer, on va susciter des vocations auprès des copains, » suggère un autre.

C'est vrai ce qu'il dit. A un carrefour, je me retourne. Et telle n'est pas ma surprise de constater que notre petit groupe de manifestants n'en finit pas de grossir ! La vague des rebrousseurs emportant tout sur son passage.

Les rebrousseurs des autres usines puis les commis bonnetiers, apprentis comme eux, viennent de nous emboiter le pas. Donnant de plus en plus d'ampleur à la manifestation. Et c'est une foule de plus en plus dense qui défile devant des passants ébahis.

« C'est la Révolution ? s'interroge-t-on.

-Pire. C'est la guerre ! » qu'on leur répond.

Il n'empêche qu'il y en a aussi qui nous tournent le dos pour montrer leur désapprobation. Ils ne sont pas légion. C'est vrai. Mais il y en a. Et ils jurent qu'il y a assez de misère comme ça sans avoir besoin d'en rajouter. Et que c'est la faute des Parigots et des syndicats qui nous ont monté le cou. Mais ils n'insistent pas. Ils ont bien trop peur d'avoir maille à partir avec nous autres grévistes.

Puis il y a les désabusés. Ceux qui pensent que la soumission au Patronat est dans l'ordre des choses. Et qu'on aura beau faire. Jamais on n'obtiendra gain de cause. Et qu'il en a toujours été ainsi depuis la nuit des temps. L'histoire du pot de terre contre le pot de fer, quoi ! Avec les maîtres et leurs esclaves. C'est la loi. Et on se fait traiter de doux rêveurs.

Enfin, il y a les autres. Les plus nombreux. Qui applaudissent des deux mains. Pour finalement se joindre à nous. Et ceux-là, ils suffisamment frais pour donner de la voix. Et ils ne s'en privent pas. Aïe ! mes oreilles ! On ne s'entend plus.

En avant toute ! Cap sur la Halle de la Bonneterie ! L'ancien « Marché des négociants », transformé depuis peu en « Chambres syndicales... »

Malheureusement à peine arrivés c'est pour constater que la porte est fermée. Qu'est-ce qu'on fait ?

Déjà, d'aucuns accusent le Maire de vouloir saboter la manifestation. Tandis que d'autres s'en prennent à la Bourgeoisie. Laquelle, qui n'a rien à f... « passe toujours son temps à nous mettre des bâtons dans les roues. » C'était bien la peine de prendre la Bastille. « Depuis qu'on a chassé les nobles, c'est les Bourgeois qui les ont remplacés ! »

Finalement, les privilégiés, on a beau les enlever, ça repousse comme du chiendent.

Mais on a beau donner des coups de pied dedans, la porte ne bouge pas d'un pouce. C'est alors qu'on parle de l'enfoncer.

Pour calmer les esprits, le bel ange prend la parole. Il est grimpé sur une de ces pierres qui servent à empêcher les roues de charrettes d'endommager les murs.

Il est superbe. Avec ses cheveux qui flottent au vent:

« Mais non ! s'écrie-t-il. Il ne s'agit pas d'un acte de malveillance destiné à briser notre action. Elle a été trop spontanée, trop imprévisible pour leur donner l'idée de fermer

nos salles de réunion. Si cela avait été le cas, il y a belle lurette que les forces de l'ordre seraient intervenues. Or, voyez-vous ici l'ombre d'un képi? »

On se retourne. On se regarde...Pas de police à l'horizon. Ce qui a le don de faire taire les plus virulents.

« La Halle est fermée. Rien de plus normal. C'est comme ça toutes les nuits, poursuit-il. Nous sommes arrivés trop tôt. Les employés municipaux n'ont pas encore eu le temps de l'ouvrir. Patience ! Ca va s'arranger.

-Ils sont encore en chemise de nuit, raille un plaisantin.

- Je vais aller à la Mairie, propose un autre plus sérieusement. . Et la clef, moi, je vais vous la ramener. »

Ouf ! On respire. Les plus excités sont apaisés.

C'est alors qu'on entend la voix d'une personne quel'on n'attendait pas :

« Pas besoin. La clef, c'est moi qui l'ai, » qu'on entend. Et un homme de fendre la multitude. Sans coup férir. Un homme énergique et décidé. Un magistrat. Un élu. Ou quelque chose comme ça. Bref, quelqu'un de la Haute. A en juger par le murmure respectueux qui le précède.

Puis on entend :

« Le Maire ! C'est le Maire ! Monsieur Bolony !

-Laissez passer ! C'est Monsieur le Maire. »

Et la foule versatile, qui tout à l'heure le vilipendait, de l'ovationner.

« Le Maire avec nous ! Le Maire avec nous ! » crie-t-on.

Ce dernier ne regrettera pas son intervention. D'autant plus qu'elle n'est pas dénuée d'arrière-pensées électorales. Hé dame ! C'est que les municipales ont lieu dans trois semaines. Et il est en pleine campagne. Puis, comme tous les politiciens de France et de Navarre, il fait partie de ceux qui tueraient père et mère pour être élu. D'autant plus que cette montée du socialisme lui fait peur. Aussi convient-il de ne pas mettre de l'huile sur le feu. Et c'est ce que fait Monsieur le Maire qui a toujours eu une oreille pour les Patrons et une autre pour les ouvriers qui votent aussi... Quant à nous, les ouvrières, on compte pour du saindoux. Puisqu'on n'a pas voix au chapitre.*

Mais des manœuvres politiciennes, les manifestants, qui ont cette faculté de ne vivre que dans l'instant, n'en ont cure, qui croient voir en lui un allié.

Aussi son opportunisme de soulever clameurs, cris et applaudissements... Non seulement de la part des camarades grévistes, mais également de la part de ceux qui contemplent le spectacle, des fenêtres des maisons voisines. Des femmes pour la plupart. Heureuses et fières d'être aux balcons.

*En France, le droit de vote est accordé aux femmes le 21 Avril 1944 par le Comité français de la Libération nationale. Mais il n'est utilisé que le 29 Avril 1945 pour les élections municipales.

« Un Maire ne peut être qu'avec ses administrés, déclare un Charles Bolony, qui a toujours le souci de soigner sa campagne. Il ferait beau voir qu'il soit contre eux. » Ceci pour corroborer les acclamations de « Le Maire avec nous ! » de tout à l'heure.

Puis tout en ouvrant la porte, celui-ci de poursuivre :

« Dès que j'ai appris que les ouvriers bonnetiers se dirigeaient vers la Halle, j'ai aussitôt décidé de vous apporter les clefs. Moi-même. »

Cette dernière déclaration étant une nouvelle fois saluée comme il se doit.

Enfin, se retournant vers la foule: « Je serai toujours de votre côté, » ajoute-t-il, bonhomme, du haut des marches d'une Halle qui lui sert de tribune. « A une seule condition. C'est que les Lois de notre République soient respectées. Or, en débrayant sans préavis, vous les avez déjà enfreintes, » qu'il reproche pour la forme.

A cet endroit du discours, quelques murmures de désapprobation s'élèvent. Lesquels sont vite éteints. Notre Maire, en fin politique qu'il est, a déjà redressé situations bien plus compliquées. Cela lui sert aussi de « galop d'entraînement » puisque par la suite, il a également l'intention, de se présenter au Conseil Général. Aux prochaines échéances. Aussi ne met-il pas longtemps à reprendre les choses en mains.

« Malgré tout, il n'est pas trop tard pour rattraper l'occasion de recouvrer la légalité. Que souhaitez-vous ? »

C'est justement ce qu'il ne fallait pas dire. Car aussitôt, chacun de parler en même temps. C'est notre bel ange, toujours sur son plot, qui intervient une nouvelle fois :

« Ne parlez pas tous en même temps. On ne comprend rien. Or, si nous voulons être entendus, il faut proposer au patronat des revendications qui soient claires et intelligibles. Une fois celles-ci rédigées, on demandera l'arbitrage du Juge de paix, puisque la Loi nous y autorise. »

« Ainsi et comme Monsieur le Maire nous le conseille, nous allons suivre la procédure officielle. Pour donner à notre action toute sa légitimité. Maintenant, la Halle est ouverte. Mais comme nous sommes nombreux, nous ne pourrons pas tous rentrer. »

-Il est vrai que nous sommes près de trois mille, mais pour l'heure, personne n'a songé à nous compter -

« Aussi profitons de ce que tout le monde est là, se reprend-il, pour désigner les délégués qui vont écrire, noir sur blanc, nos revendications.

Que celles et ceux qui veulent prendre des responsabilités entrent avec moi ! Quant à ceux qui restent, je leur demanderai de se rendre dans les entreprises pour dire aux camarades qui ne nous ont pas encore rejoints, de commencer à débrayer. Ce sera un premier ultimatum adressé à nos Patrons. Et si cela ne suffisait pas, ce sera la GREVE ! LA GREVE GENERALE ! »

A ces mots, Charles Bolony de se tourner vers notre beau leader pour voir s'il ne plaisante pas. Mais celui-ci ne bronche pas. A peine son casque d'or s'est-il légèrement incliné. Pour appuyer sa détermination.

Le regard du Maire est éloquent. Il semble être opposé à la grève générale. Mais devant les « Bravos ! » et les applaudissements nourris, saupoudrés de quelques : « A bas les Patrons ! » assez dispersés, il préfère adopter profil bas. Car, comme je l'ai dit, il a peur de ces prises de position trop sociales. Celles-ci pouvant provoquer l'arrivée du Parti Ouvrier Français aux prochaines élections. Ou bien une percée de la droite antirépublicaine. Ce qu'en bon centriste, il redoute.

« Notre action, poursuit notre bel orateur est l'action de Tous. Et elle ne se limitera pas là. Nous sommes partis. Nous irons jusqu' au bout. Et nous prendrons le temps nécessaire pour y arriver ! TOUS ENSEMBLE !»

Et chacun d'approuver de nouveau en battant une dernière fois des mains. – Tant il est vrai qu'on a beaucoup applaudi aujourd'hui. A tel point que j'en ai mal aux bras. -

Et l'intense clameur de provoquer l'envol des pigeons réfugiés sous les toits de l'Eglise Saint Rémi. Ce qui pour nous est un heureux présage. Les volatiles semblant monter au ciel pour porter aux plus hautes sphères célestes nos légitimes doléances. Un peu comme l'avaient fait nos ancêtres autrefois, après rédaction des fameux cahiers du même nom. En espérant toutefois ne pas nous faire « pigeonner » comme ils l'ont été. Mais il n'y a pas de raison. Surtout avec un leader comme Casque d'Or, lequel exerce une telle fascination sur les foules, que nous sommes prêts à renverser des montagnes.

Et notre guide de conclure. Pour n'écarter personne:

« Nous ne manquerons pas de vous tenir au courant par tracts ou voie de presse de ce que nous allons décider avec vos représentants.

En tout état de cause, tant que nos revendications n'aurent pas été prises en compte par le patronat, restez mobilisés. Je le dis et je le répète : nous sommes tous concernés. »

Qu'ajouter de plus ?

Et avant la dispersion, la foule au grand complet de reprendre en chœur pour la dernière fois, « Le chant du Premier Mai » d'Etienne Pédron :

« Les travailleurs de l'usine
De l'atelier, du bureau... »

Tandis que chacun de s'interroger pour savoir qui va se présenter.

CHAPITRE 2

LES REVENDICATIONS

Le scrutin ne sera pas influencé par la présence du Maire. C'est le centriste Charles Bolony lui-même, qui vient de le dire... Pour ne pas endosser la paternité d'une action qu'il n'approuve qu'à moitié – mais c'est ce qu'il n'avouera pas-

Aussi préfère-t-il se tirer des flûtes...

Mais ce n'est pas le départ d'une personne qui fait de la place. Nous sommes plus d'un millier dans une salle chauffée à blanc. Dans un tumulte indescriptible.

Enfin, après avoir regroupé les candidats par établissements, par ateliers, puis par postes, un vote à mains levées a lieu immédiatement. Lequel est rondement mené par l'ange blond. Et c'est un comité permanent de 158 délégués qui est élu pour décider de l'opportunité de la Grève Générale. Et pour mettre les revendications noir sur blanc.

Pour la suite du roman "La Lieutenant au jupon rouge", s'adresser aux "Editions de l'Armoise":

Tel : 03 25 41 31 44